

La création qui crée et celle qui invente

Du temps où je m'affairais autour du langage sans avoir vraiment fait le tour de la question qu'il pose à tous ceux qui s'intéressent à lui : que sont les mots et qu'est-ce que parler, je me laissais convaincre par des discours apparemment véridiques parce qu'ils étaient prononcés avec un aplomb de bœuf et la voix de Mario Lanza prenant sa douche en répétant le O sole mio. C'est vous dire que ma naïveté était sans limite et ma bonne volonté tellement propice à la réception de toute vérité qui sortait de l'un des éblouissants ramages qui hypnotisait toute une assemblée suspendue aux lèvres de sa majesté l'Autosuffisance que rien ne peut ébranler. Je me laissais entraîner dans le sillage des grands esprits qui acceptaient de venir humblement s'asseoir chaque vendredi après-midi dans une salle réservée à la pratique de la collégialité qui étendait ses tentacules jusque dans les moindres décisions ayant rapport au fonctionnement de notre docte département, ainsi que le stipulait la règle que personne n'interrogeait.

C'était éblouissant de voir les gais lurons prendre la parole et la tenir en bouche pendant des heures sans que le beau parleur ne s'en lasse une seule seconde. Cet exploit valait la peine que nous tombions tous en admiration devant ce flot incessant de paroles toutes plus intelligentes les unes que les autres, et que nous fournissions l'effort nécessaire pour garder les yeux ouverts.

J'avais quelque fois la tentation de fermer ma porte intérieure après avoir écrit : *de retour après le passage du cyclone*. Mais ce sont là des petits tentations qu'il valait la peine de subir pour avoir le privilège d'entendre leurs Seigneuries produire des phrases et des

phrases sans réussir à fixer quelque vérité que ce soit dans l'intelligence de leurs auditeurs. Une de ces réunions fut tellement marquante pour mon ego que je m'en souviens *comme si c'était hier*, selon l'expression que l'on retrouve dans tous les récits d'épouvante.

Nous en étions au début de la guerre épique que déclarèrent les théoriciens aux créateurs. Il y avait longtemps que la soupe bouillonnait dans le chaudron, mais le couvercle en fonte qu'on avait posé sur la cocotte pour éviter les débordements, à force de lutte contre la force centrifuge, partit en orbite comme un satellite affamé de voyages interplanétaires. Et on put voir ce qu'elle avait dans le ventre, cette chère cocotte, de même que la cause de l'explosion. Une peur panique que les créateurs finissent par voler aux savants théoriciens la place qui, selon eux, en cette ère de modernité, leur revenait de droit.

Tant que les créateurs s'adonnaient à ce qu'on appelait des petits jeux de langage avec leurs disciples, les encourageant à pratiquer l'écriture automatique empruntée à un certain Breton qui régna longtemps sur la poésie française pendant un demi-siècle, les théoriciens les regardaient aller avec condescendance et ironie. Ils trouvaient cependant scandaleux que l'on tolère de telles activités à l'intérieur d'une institution de haut niveau intellectuel et de calibre international comme l'Université. Les créateurs ravalèrent humblement l'insulte en faisant semblant de ne la point voir. Mais avec le temps, ces créateurs commencèrent à prendre du pic et, surtout, à drainer dans leur sillage plusieurs étudiantes et étudiants qui auraient dû, à cause de la vigueur de leur intelligence, accompagner les théoriciens dans les hautes voliges qu'ils effectuaient dans un ciel chargé de formules lapidaires et de schémas infailibles qui ne demandaient qu'à être suivis pour permettre au disciple d'atterrir dans l'abîme ou se retrouva Alice en pourchassant son chat.

Ce qui provoqua un vent de panique chez les compères qui se réunirent incognito autour de leur chef vénéré ci devant ennobli par sa fonction de directeur. La palabre à ce que m'ont appris les minutes tenues secrètement à l'écart des ennemis, mais qui me tomèrent sous les yeux un bon matin alors que je me rendais quérir mon courrier, se poursuivirent jusque tard dans la nuit, tellement tard qu'on avait oublié de remiser dans le coffre-fort le résultat des discussions. Quelque chose en moi me dit de passer outre à mon sentiment de discrétion et de laisser mes yeux parcourir le document dûment signé par un secrétaire indûment déterminé.

Ce que je vis alors, vous ne pourrez jamais l'imaginer. Laissez-moi plutôt vous informer. Il était question d'intervenir sans tarder pour étouffer dans l'œuf, la création littéraire, cet oiseau indésirable dans un milieu hautement spécialisé et fortement idéalisé par des concepts à l'épreuve de toute attaque qu'elle soit virtuelle ou pas. Il fallait réagir avec fermeté et contrer les faussetés enseignées par des collègues supposément créateurs qui endoctrinaient leurs disciples en leur présentant comme de l'or des pépites qui ne sont que de vagues résidus de rouille échappés d'un toit croulant sous le poids des ans. Il fallait convoquer une séance extraordinaire et procéder à un travail de sape qui, personne n'en doutait, finirait par chasser l'intruse, car c'était elle, cette poésie aux visages tellement changeant que personne ne peut réussir à le fixer, hors des lieux où elle était loin d'être la bienvenue.

Je ne laissai, sur le coup, rien paraître et continuai à sourire, comme un innocent. D'autant plus que, d'une certaine façon, je me trouvais dans la situation enviée par tout tueur à gages chargé d'une mission qu'il est le seul, ou presque, à connaître. Je savais où dormait l'ennemi, quand, et même comment, il manifesterait sa présence, s'imaginant qu'il me prendrait par surprise alors que c'est lui qui serait surpris par la connaissance que j'avais, non seulement de ce qui avait eu lieu la nuit précédente, mais

également de ce qui se produirait d'ici peu. Je n'eus pas à attendre longtemps.

Le vendredi suivant, nous fûmes conviés à une séance extraordinaire d'informations et d'échanges concernant l'enseignement de la littérature, principalement de la création, dans notre département. Je me rendis donc vers le lieu du sacrifice, le cœur rempli d'une certaine appréhension, comme Isaac traînant sur son dos le bois nécessaire au sacrifice. Quand même, faisons face à la musique me dis-je, en chantonnant : *Youpe, youpe sur la rivière...* Je me rendis à cette assemblée spéciale qui me permettrait de constater, encore une fois, la faconde inoxydable de certains collègues qui se passaient le crachoir pendant que les autres se contentaient de ronger leur silence.

Au moment d'entrer dans la salle de réunion, je me préparai à entendre notre vénéré directeur de r'cherche moduler les conclusions auxquelles étaient parvenus les clandestins quelques jours plus tôt. Ce fut rapidement chose faite. Le collègue Fontaine, en tapant du doigt sur la table qui lui faisait face, nous révéla que : ***La théorie, c'est de la création.*** La sentence tomba comme un fromage dans la gueule des renards qui s'empressèrent d'avaler en se frottant le ventre. Je ne la reçus pas de la même façon, bien entendu. En dessous de cette affirmation simple et claire comme un ciel étoilé, je pouvais entendre que la création littéraire était l'affaire de n'importe qui au département et qu'un programme en création était, à toute fin pratique, entièrement inutile. Les théoriciens pouvaient s'en charger avantageusement.

Ail oil, me dis-je en recevant la formule sur la tête comme le gland sur le nez du quidam qui somnolait au pied d'un chêne, dans la fable. Ce qui me surprit le moins fut l'immense approbation que reçurent des paroles considérées comme géniales par tous les théoriciens qui, au sortir de la réunion, se sentait plus légers qu'un ballon gonflé à l'hélium. Je rentrai à mon bureau avec mon petit

bonheur sous le bras et priai mon courage de me permettre de ne pas crouler sous le poids du nombre. Dieu merci, je ne suis pas tellement grégaire et possède une nature suffisamment forte pour me permettre de subsister par moi-même et décider de ce que je considère comme recevable ou pas. Je m'enfonçai dans la cuvette de ma chaise pivotante et commençai à rouler entre mes dents l'affirmation dont venait de nous gratifier le collègue Fontaine. Et, comme cela m'arrive souvent lorsque je suis pris de court, je recourus à l'humour pour me permettre d'émerger : Fontaine, Fontaine, je ne boirai pas de ton eau me dis-je en éclatant de rire intérieurement. Ce qui me permit de commencer à faire le tour de l'affirmation dogmatique lancée par l'éminence Fontaine. J'analysai d'abord chacun des termes de cette supposée Lapalissade. Je constatai tout d'abord que Fontaine n'a pas décrété, comme il l'aurait dû, *la création est une recherche*. Parce qu'alors j'aurais été d'accord avec lui. Mais affirmer que toute théorie est une création, avec un vibrato dans la voix, sans broncher ni douter de quoique ce soit, il faut le faire.

Cela revient, en réalité, à affirmer que la science c'est de la création. Je veux bien, mais à condition de donner au mot création une signification bien particulière, qu'il faut préciser. Ce que Fontaine n'a pas prit le temps de faire, probablement parce qu'il ne voyait même pas la possible question soulevée par son affirmation. Il ne s'est pas rendu compte que, pour en venir à son affirmation, il a dû figer le mot création en substitut de concept, l'obligeant à représenter tel concept et nul autre. Le mot création devient alors figé dans une position qui ne lui permet plus de déborder en dehors du concept déterminé par le théoricien. Lorsque le collègue Fontaine affirme ce qu'il affirme en croyant saper l'originalité de la création littéraire pratiquée par les créateurs littéraires, il tape à côté du clou et ne convainc que lui-même et tous ceux qui le suivent en rang d'oignon. Ce n'est pas en recourant à l'expression recherche-crédation, ou écriture créative qu'on y change quelque

chose. Dans chaque cas on change de signe mais le concept demeure le même.

La création littéraire sera toujours de la création littéraire et sa pratique, une activité qui s'enracine dans la totalité de la personne et non uniquement dans sa raison et son imagination. Je sais que Fontaine, Cinsennes et Laframboise ne sont pas d'accord avec cela, au nom de la modernité et de l'immanence. La création au sens traditionnel du mot, se situait, et se situe toujours, dans la reconnaissance d'une transcendance, et non d'un transcendantal. Transcendance de quoi ? De la raison. Toute activité qui fait appel à d'autres facultés que la raison, principalement l'imaginaire, la sensibilité, l'intuition, reconnaissent l'existence de quelque chose, parfois de quelqu'un, qui dépasse la raison, sans la nier ou la déprécier.

Ce qui n'est pas le cas de la théorie, qu'elle soit littéraire ou autre. C'est d'ailleurs là sa force et sa faiblesse. C'est une force parce qu'elle permet de préciser des lois ou des constances dans les écrits littéraires, qu'il s'agisse du roman, de la science-fiction, du roman policier, etc. Sa faiblesse parce qu'elle a tendance à figer le langage et l'écriture autour d'un certain nombre de lois que l'écrivain ne peut transgresser ni renier, sans tomber dans un vide ontologique, l'être ultime étant, pour eux comme pour Sartre, la raison humaine. Cela peut être utile à celui qui cherche des recettes lui permettant de se déplacer dans tous ces mondes sans se perdre. Il a en sa possession des connaissances qui lui permettent de diriger son sujet et d'atteindre son objectif : écrire un livre. Le roman semble, surtout à l'époque actuelle, se situer dans ce monde-là, le monde rationnel dont l'existence dépend de l'homme. Le romancier en analyse les composantes, les tenants et aboutissants, en recourant à des personnages qui lui ressemblent et voient les choses par la même lorgnette que lui. C'est d'ailleurs pourquoi l'écriture et la lecture du roman et de ses différents avatars est beaucoup plus populaire que la poésie. Le roman

n'oblige pas le lecteur à procéder à une transformation de son mode de perception. Il est immédiatement à l'aise avec ce qui se passe ici. Il s'y ennue un peu parfois, mais qu'à cela ne tienne. On change de livre et le tour est joué. Contrairement à ce qui se passe en poésie.

À partir du moment où, par principe, on postule l'inexistence pratique de tout ce qui dépasse ou interroge trop brutalement la raison et ses différentes activités, on tombe, pratiquement, semble-t-il, dans le néant et le conjoncturel. Comme s'il n'y avait pas de conjoncture en science d'une part, mais surtout, comme si la raison était le commencement et la fin de l'homme. D'une certaine façon, cette affirmation est vraie, mais elle ne concerne que l'animal social et non le rêveur d'absolu et de salut éternel. La seule façon de nourrir cette dimension de l'homme, et d'ouvrir des perspectives grâce auxquelles l'espérance devient possible, c'est le retour au langage originaire qui porte en lui, le souffle et l'élan nécessaire pour permettre à l'âme et à l'être de s'approcher du lieu qui leur est propre et parfois même de l'habiter. Et l'effort indispensable alors pour celui qui accepte de se situer dans cette perspective, consiste à apprivoiser le langage en développant ses facultés créatrices, celles qui s'enracinent dans une expérience de l'être, laquelle s'accomplit dans le langage créateur grâce à qui la conscience dans toutes ses dimensions, et le monde dans toute son épaisseur, peuvent se co-naître dans une parole qui permet au verbe de subsister parmi nous.

C'est avec cela mon cher Fontaine que la création littéraire a relation et non avec un langage objectivé grâce auquel les mots deviennent des outils au service de l'homme rationnel. La grande question qui se pose alors cher collègue, c'est de savoir s'il y a une place pour l'humain dans la totalité de son être tel qu'il se manifeste par et dans la littérature vivante dans une université, ou non. La plupart répond non à cette question, mais cette réponse est illégitime. Il n'est pas normal que la littérature comme lieu

d'épiphanie de l'être et de l'homme ne trouve place nulle part, et que les facultés des lettres deviennent des institutions qui se voue à l'équarrissage du langage au lieu de travailler à rendre sa présence plus visible, plus efficace et plus créatrice.

Le collègue Pontbriand